

# Les hussards sont fatigués

**Jérôme Walczak**

Charles Péguy, en 1913, décrivait ainsi ces maîtres jeunes, sveltes, énergiques, sévères, pétris de civisme et d'idéaux républicains : les hussards noirs. Hussards parce que braves et disciplinés, noirs parce que sanglés dans leurs costumes fleurant aujourd'hui la naphthaline. C'était il y a moins d'un siècle.

Instituteur, ce nom fait pourtant encore rêver, dans ces trois syllabes résonnent les souvenirs, les leçons, une instruction tranquille, parfois injuste, parfois chaotique, certainement brinquebalante aussi, mais dans ces trois syllabes résonnent encore aujourd'hui la passion, la seule qui anime, qui donne envie de se lever le matin, et le plaisir, l'accomplissement, le sentiment du devoir, tant moral qu'humain, accompli. Les temps auraient, nous affirme-t-on, changé. L'École doit être propulsée dans le XXIème siècle, mais, en regardant ce qu'en font Xavier Darcos, les médias et leur mentor, le président de la République, cette propulsion a plutôt des airs d'atomisation.

Que ce soit clair, un malaise existe, de plus en plus palpable, non que les élèves soient si différents, contrairement à ce qu'on voudrait nous laisser croire, non que l'instruction ait réellement changé d'objet, alors que des associations, relayées par des ministres réactionnaires, ont voulu laisser penser que l'école, aujourd'hui, n'était plus qu'un lieu de vie, ramassis de gauchistes patentés tout juste bons à pleurer sur des privilèges iniques et réclamant, à corps et à cris, un retour à des valeurs qu'ils foulent du pied quotidiennement.

Entrez dans les classes ! Vous y verrez des leçons, des récitations, de l'ouverture sur notre histoire, notre géographie, des expériences scientifiques, des cahiers noircis d'exercices et balafrés de rouge.

Dans cette histoire, nous sommes tous coupables. Les hurlements des pédagogues des années 90, qui traitaient par le mépris l'école traditionnelle, les regards secs et pincés des professeurs d'IUFM qui assistaient à des leçons soi-disant trop frontales ont ouvert la brèche à la revendication d'une école plus souple,

plus à l'écoute, plus portée sur la quête de l'autonomie des élèves (un comble, à une époque où nous avons au contraire besoin de nous serrer les coudes...). Une école où les rapports entre maîtres et élèves se devaient d'être sapés, rapports hiérarchiques pourtant fondés sur la plus grande culture de l'un et le besoin d'apprendre de l'autre et qui existent depuis que le Monde est Monde. Des initiatives ont été lancées, allant vers toujours plus de flexibilité : on demandait plus d'intervenants, plus d'ouverture au monde, plus de pragmatisme aussi, plus de flexibilité, peu à peu, on effaçait ce qui fondait un des socles de l'apprentissage : un homme, ou une femme, souhaitant, au nom d'un idéal communément partagé, faire accéder ses élèves à des connaissances. La pédagogie soi-disant nouvelle a en fait été l'antichambre de l'intrusion du libéralisme dans l'école : au feu les Bled, les leçons, les maîtres, favorisons les compétences, les savoir-faire, les savoir-être. Sans le vouloir et avec des projets bien autres, pourtant, la vulgate pédagogique a ouvert une brèche, malgré elle, pour que nous assistions à ce désastre qui arrive aujourd'hui.

Tous coupables, oui. Les tenants du retour aux vraies valeurs aussi, ces associations qui affirmaient qu'aujourd'hui, nous ne ferions plus de grammaire avec nos gamins, plus d'orthographe, plus de conjugaison, ont laissé, à tort, la porte ouverte à l'émergence d'un discours populiste sur l'école. La droite et l'UMP se sont enfoncés dans cette brèche, eux aussi, et Nicolas Sarkozy, lui qui parle si mal français, lui qui montre si peu l'exemple, d'affirmer, dans le débat de l'entre-deux-tours, que l'Ecole qu'il réclamait était celle où les maîtres seraient respectés, où les élèves travailleraient et où ils seraient soutenus, que l'Ecole redeviendrait un lieu où l'on travaille. Elle n'a jamais cessé de l'être.

Tous coupables enfin, parents et enseignants. Parents, d'avoir pensé que l'Ecole était un service, au même titre qu'un guichet de métro ou de sécurité sociale : les demandes de certains pour que leurs enfants soient dans une classe et non dans une autre, les discussions à n'en plus finir sur ce qu'il faudrait apprendre à l'Ecole, les grands débats aux apparences de démocratie (a-t-on songé que si Jules Ferry avait demandé leur avis aux parents en 1881, l'Ecole ne serait sans doute pas aujourd'hui obligatoire ?...); toutes ces démarches, toutes ces discussions, ont sapé la confiance que les deux protagonistes de l'éducation et de l'instruction doivent entretenir l'un et l'autre. Enseignants, enfin, sans doute avons-nous été trop alarmistes à une époque, sans doute n'avons-nous pas assez communiqué sur le bonheur que représente, chaque jour, ce métier, sans doute avons-nous trop souvent diffusé des témoignages sur notre malaise, sur les incompréhensions dont nous sommes l'objet, sans expliquer, sincèrement, que nous aimions avant tout notre métier. L'enseignant n'est pas un citoyen comme un autre, il est le transmetteur, il est celui qui permet aux générations de se succéder sans trop de heurts, il est enveloppé d'une aura, d'un prestige : celui qui sait, celui qui écoute, celui qui juge avec bienveillance et sévérité. Sans doute, nous aussi, n'avons-nous pas mesuré l'ampleur de notre responsabilité et l'avons-nous considérée avec nonchalance.

Tous coupables, oui, bel et bien. Aujourd'hui, l'école de la République se meurt. Des mesures soi-disant populaires font leurs effets dévastateurs. La suppression du samedi matin a été unanimement applaudie, par tous les acteurs du

monde scolaire. Cette suppression est une absurdité, un non-sens : il est long d'apprendre, il est long de savoir, une leçon, cela demande pour l'élève du temps, il faut revenir au labeur, régulièrement, et aujourd'hui, on ampute notre temps d'apprentissage. Cette lubie est un oukase, arbitraire, parce que Monsieur le Président de la République trouvait que les jeunes faisaient trop d'heures, alors qu'en ces temps difficiles, c'est d'une école solide et qui sache où elle va dont on aurait besoin. Le soutien, qui remplace les heures du samedi, a été vendu comme une justice sociale, alors qu'il signe la première des injustices : pour la première fois, et dès leur plus jeune âge, nos élèves ne sont plus égaux devant l'école, pour la première fois, l'école primaire devient à la carte, alors qu'elle devrait être un noyau inébranlable, un modèle d'égalitarisme républicain. Ce soutien est inefficace : les élèves sont fatigués après 11h30, ils ont faim, nous aussi, nous sommes fatigués et affamés, et la classe doit être préparée pour l'après-midi, tout cela est bâclé, irréfléchi, et inefficace. Derrière ce soutien, une stratégie, énoncée clairement par un ancien ministre, Luc Ferry : supprimer les réseaux d'aide et de soutien. Economiser 8000 postes, voilà pourquoi nous ne travaillons plus le samedi matin. Raisonnement aux petits pieds, courte vue, iniquité, voilà qui nous gouverne. Supprimer l'aide spécialisée, c'est, pour paraphraser Ouzoulias, supprimer les dermatologues, les cardiologues, les ORL et favoriser seulement les généralistes. Des enfants ont besoin de dispositifs différents pour apprendre : de plus petits groupes, des projets personnels, des suivis tant psychologiques que sociaux et médicaux. C'est cela qui est en jeu.

Et on continue, tandis qu'une intelligentsia fière d'être au pouvoir se goberge de républicanisme, on coupe, on sabre, on anéantit l'autorité et le prestige du maître, en lui préférant le mystère de la foi, nous annonce le Chanoine de Latran...

Dans tout cela, il y a mépris, moquerie, incompetence, ignorance, inculture, vulgarité, cynisme et décadence. Ce n'est pas tant sur les postes, les salaires, les conditions de travail que nous protestons, mais sur ce lent travail de sape idéologique, sur cette société qui souhaite couper tous les liens entre les citoyens, sur cette morgue et ce cynisme annonciateurs d'une société où chacun devra, lui-même, faire face à ses difficultés.

Les hussards sont fatigués, mais ils tiennent bon, parce que la porte de la classe fermée, après 8h30, rien ni personne ne peuvent les empêcher de faire leur travail... Pour l'instant.